

Sarlat, 1^{er} mai 2004

Pierre Cavaignac et Marjolaine Karadec s'apprêtaient à quitter leur confortable maison pour un long voyage. Encore quelques jours et ils délaisseraient les bois sombres et les falaises calcaires du Périgord pour les splendeurs orientales.

— Quelle chance d'avoir été invités à ce congrès d'archéologie à Jaipur, dit Pierre en prenant sa compagne dans ses bras. J'ai toujours rêvé d'aller en Inde.

Il se dispersait un peu, ayant perdu l'habitude des expéditions lointaines. Pour la cinquième fois, il hésitait sur les vêtements à emporter. Quel temps ferait-il au Rajasthan ? Très chaud, sûrement. Mais il comptait bien profiter des dix jours de liberté, après les conférences, pour bouger un peu. Il avait des envies d'Himalaya.

Marjolaine s'était montrée moins enthousiaste. Elle qui avait toujours la bougeotte était frappée d'une crise de pantoufflage et marquait une légère réticence à l'idée de cette excursion. Elle connaissait l'Asie.

— L'Inde est un pays très pauvre, grouillant de misère, de maladies, de lépreux et de serpents, argumenta-t-elle, pour décourager son compagnon, avant de se raviser. Tu as raison : participer à ce colloque qui met en parallèle les cultures grecque et indienne est une occasion unique. Nous ne devons pas la rater.

Ils avaient dévoré le Guide bleu et le Routard, consulté des cartes, imaginé des itinéraires. Le sous-continent indien

était un univers constitué de plusieurs peuples qui parlaient des centaines de langues différentes. Heureusement, l'anglais était pratiqué partout. Marjolaine, romantique, rêvait du Taj Mahal, ce monument à l'amour éternel. Pierre se passionnait pour l'Inde impériale des maharajas.

— Jaipur ! Tu te rends compte ! Au cœur du Rajasthan, le pays des merveilles.

Son ardeur naïve n'arrivait pas à exciter sa compagne. Depuis quatre ans qu'ils étaient en couple, partageant le même métier d'archéologue, il leur arrivait souvent de se disputer à cause de leurs différences. Pierre, un grand gaillard quadragénaire, fuyait la société et préférait les animaux et les forêts à la jungle des villes. Pour rien au monde il n'aurait quitté son Périgord natal. Marjolaine, jolie brune, plus jeune d'une dizaine d'années, était citadine dans l'âme et s'efforçait d'appliquer en tout point la pensée positive. Sans racines véritables, elle avait épousé les attaches de son compagnon. Heureusement, ils s'adoraient et aimaient ensemble les vieilles pierres, les clubs initiatiques et les civilisations disparues.

Marjolaine piqua carrément une colère quand elle trouva, sur la table du salon, quatre courts volumes de la collection « Marabout Junior ». Les couvertures usées, le papier jauni disaient combien ces aventures de Bob Morane, signées Henri Vernes, avaient été lues et relues, des années auparavant. Elle savait son ami très attaché à son enfance, mais là, il dépassait les bornes ! Aujourd'hui, pour les jeunes générations, Bob Morane, c'était tout juste une chanson d'Indochine.

— Tu ne peux pas comprendre, dit Pierre en tapant de la main les images qui s'étaient au recto.

On y voyait Bob Morane terrasser un crocodile, affronter un cobra royal au capuchon gonflé de rage, secourir une jeune Indienne ou découvrir un diadème orné d'émeraudes, dans un temple en ruines, entouré de squelettes. Ils parlaient tous du même pays.

— Mes parents ne voyageaient jamais, reprit-il. Alors, entre dix et quinze ans, je me suis construit un univers par la lecture. Bob Morane m'a fait découvrir de nombreuses contrées et, en particulier, celle que nous allons visiter. Je crois que je lui dois ma passion pour l'archéologie.

Marjolaine se sentait habitée par une sourde colère. *Le Collier de Civa, La Couronne de Golconde, La Marque de Kali, Les Joyaux du maharaja*, elle n'était pas censée les connaître. Bob Morane, c'était le domaine des mecs. Elle les avait lus pourtant, clandestinement. Elle avait été une petite fille révoltée, martyrisant ses poupées, noyant ses poupons dans l'eau du bain. Bardée de pistolets et de tomahawks, elle préférait jouer à scalper ses camarades à l'aide d'un coutelas en plastique. « Un vrai garçon manqué ! », disait-on d'elle. Au collège, les lectures des filles étaient soigneusement séparées de celles de leurs homologues masculins, afin de les préparer à un destin déjà écrit. Elle avait droit aux Martine, aux Alice.

— Des gourdes qui ne servent qu'à soigner le beau héros au retour des combats !

Elle ne rêvait que de plaies et de bosses et refusait cette maternité de celluloid que l'on réservait aux fillettes. En cachette, quand elle le pouvait, elle s'enfermait dans les cabinets pour lire quelques Bob Morane dérobés au nez et à la barbe de la bibliothécaire. Elle envoyait Pierre qui avait été élevé dans un machisme triomphant et sans état d'âme, à grand renfort de valeurs militaires, de courage exemplaire et d'actions. Ils en avaient déjà parlé entre eux. Il lui avait avoué que ce n'était pas toujours facile, pour un petit garçon, de ne pas être le cow-boy qui pleure. Elle trouvait qu'il avait eu de la chance.

Des plaies et des bosses, elle en avait eu quand, étudiante aux États-Unis, après la mort de son père, elle avait été recrutée par le directeur adjoint de la CIA, Brett Daniels, était devenu son amant, son protecteur, son père de substitution.

Mais il l'avait manipulée, utilisée à des fins politiques peu avouables. Elle avait préféré claquer la porte plutôt que d'être la marionnette de ce macho. Pierre n'était pas sans défaut, mais il était tendre et dénué de mauvaises intentions. Peut-être un peu trop égocentrique, quand même. Les Bob Morane la mettaient mal à l'aise ; ils lui rappelaient l'immaturité de son ami, et sa propre condition de femme. « On ne naît pas femme ; on le devient », avait dit la mère Beauvoir. Fadaïses ! La nature tout autant que la société avaient vite fait de vous remettre à votre place.

— Ces romans... ridicules... et illisibles, conclut-elle en refermant *La Couronne de Golconde* et en jetant l'ouvrage sur le canapé.

— Ils ne valent que pour le souvenir que j'en ai, dit Pierre. Tu viens de balancer la première aventure de monsieur Ming, *alias* l'Ombre jaune.

Marjolaine préféra s'éloigner avec un ricanement un peu méprisant, plutôt que d'avouer qu'elle avait dévoré toute la série quand elle avait douze ans. Ils se réconcilièrent devant la carte du Népal qui fascinait Pierre, comme si elle dissimulait toutes les saveurs orientales.

— Tu vas être déçu ; c'est le domaine des hippies, se moqua la jeune femme. Bob Morane n'est en rien un pacifiste ; il ne porte pas les cheveux longs ni de chemises à fleurs. C'est un militaire coiffé en brosse qui n'hésite pas à dézinguer son prochain.

— Katmandou, c'est aussi la porte du Tibet. Un jour, je te parlerai de mes lectures de Lobsang Rampa, quand j'avais seize ans.

Sarlat, 5 mai 2004

Il ne restait plus que cinq jours avant le départ, quand Pierre reçut une étrange lettre. Le timbre sur l'enveloppe attestait qu'elle venait d'Inde, mais elle n'avait rien à voir avec l'organisation du congrès.

— C'est signé François Joubert, dit l'archéologue, en examinant le papier à l'en-tête d'un hôtel luxueux de Bénarès.

Marjolaine leva le front de son livre. François Joubert était un médecin chercheur, ami de Pierre depuis longtemps. En fait, ils partageaient depuis plusieurs années l'appartenance à une obédience maçonnique de rite écossais, traditionnelle et régulière. Autrement dit : strictement masculine. C'était un autre domaine de discorde dans le couple. La jeune femme acceptait mal d'être tenue à l'écart des travaux spirituels de son compagnon, alors que sa propre loge féminine recevait des frères visiteurs. Les hommes se gardaient bien de lui rendre la pareille.

— On se croirait au mont Athos, disait-elle à son ami. Interdit à toute femme et à toute femelle.

Il préférait souvent ne pas répondre pour éviter d'ouvrir les hostilités sur un sujet brûlant.

La lettre commençait par : « Mon très cher frère... » François Joubert avait appris leur futur voyage et se réjouissait à l'idée de les rencontrer. Mais la missive prenait vite un ton mystérieux, presque inquiétant.

Je dois te parler d'urgence d'une découverte terrible qui touche à nos recherches, mais aussi à ton métier d'archéologue, et plus encore, à l'idéal qui nous unit dans la quête de la lumière. D'effroyables choses se préparent, parce que nous voulons ignorer le passé. Je ne peux en dire plus, de crainte que mon message ne tombe en de mauvaises mains, mais sois convaincu que notre action est requise. C'est une question de vie ou de mort. Je te donne rendez-vous, le 17 mai au soir, à minuit, dans les ruines de la cité abandonnée de Fatehpur Sikri, où nous serons à l'abri des oreilles indiscrètes. Je pourrai alors te révéler ce que je sais. Embrasse Marjolaine de ma part et reçois mon amitié fraternelle.

Une ligne de lettres majuscules barrait le bas de la feuille :
AMLEDLV.

Les deux amis restèrent un moment silencieux avant de se répandre en interrogations.

— Quelle étrange affaire ! dit Marjolaine qui n'avait jamais rencontré le savant. De quoi veut-il parler ? Quelle est sa spécialité ?

— François est généticien, dit Pierre, mais je pense qu'il fait plutôt référence à ses recherches spirituelles. C'est un orientaliste chevronné, spécialiste du bouddhisme tibétain. En outre, il travaille sur le problème du Mal. Où est-il donc allé fourrer son nez ?

— Je crains que ce rendez-vous ne soit une source de désagréments. Comptes-tu réellement t'y rendre ?

Pierre la regarda avec un air étonné, presque indigné.

— C'est l'appel à l'aide d'un frère ! Il a envoyé le signal de détresse : À Moi Les Enfants De La Veuve. Je ne sais pas quelle sorte de maçonnerie vous pratiquez dans vos loges, mais moi, je ne peux pas me dérober.

Devant la mine renfrognée de sa compagne, il ajouta, avec un sourire :

— Nous sommes déjà dans l'aventure avant même d'avoir posé un pied en Inde. *Les Trois Lanciers du Bengale*, Kipling, Bob Morane, nous marchons sur leur trace.

Marjolaine se le tint pour dit et poursuivit les préparatifs du départ. Elle n'en pensait pas moins. L'irrépressible facilité avec laquelle les hommes se mettaient dans le pétrin était bien la marque de leur manque de jugeote.

Deux jours plus tard, Pierre marqua un temps d'arrêt quand il ouvrit la porte sur une ravissante jeune femme rousse, vêtue d'un jean et d'une veste de reporter aux multiples poches. Ses yeux bleus en amande étaient à peine dissimulés par les larges verres de ses lunettes rondes.

— Sophia Paramount, journaliste au *Chronicle* de Londres, dit Marjolaine avec un léger accent.

Pierre éclata de rire et, après un baisemain distingué, la fit entrer dans le salon.

— Bob Morane est enchanté de retrouver sa vieille amie, dit-il. Mais tu n'avais pas besoin de te déguiser en poil-de-carotte pour me séduire. Mon personnage favori a beaucoup de copines brunes.

En fait, elle lui faisait plutôt penser à Marlène Jobert, qu'il trouvait terriblement sexy. Vexée, Marjolaine secoua sa main pour lui faire lâcher prise.

— Je ne suis pas une belle Eurasienne comme Tania Orloff qui ne veut pas trahir son oncle, l'abominable monsieur Ming, même si elle est amoureuse de Bob. Ni cette salope de Miss Ylang Ylang qui aime tellement notre héros qu'elle cherche à le tuer à chacune de leurs rencontres.

— Je vois que tu connais parfaitement les œuvres d'Henri Vernes, se moqua Pierre. Même si elles sont « illisibles, machistes et enfantines. »

Elle déambula à grands pas devant lui, secouant ses boucles rousses qui encadraient son visage de flammes de cuivre. « Belle et rousse comme un coucher de soleil sur la mer des Antilles », avait écrit Henri Vernes. Pierre, adolescent, avait beaucoup fantasmé sur Miss Paramount. Marjolaine avait adopté une coiffure très années 1970, un carré long ramené sur l'avant, qui dégagait une nuque sensuelle. Elle savait que Pierre ne résisterait pas au désir de déposer le « baiser du vampire » dans ce ruisseau de chair tendre.

— Plutôt pas mal, pour une Anglaise, lâcha-t-il, après avoir rassasié sa soif à la source.

— Non mais quel macho !

Il lui retira ses fausses lunettes et l'attira contre lui avec une douce autorité. Elle se détesta de lui céder, puis adora cette détestation. Le contact de ses seins contre le torse de son compagnon l'excitait terriblement. Elle savait bien qu'ils finiraient par se réconcilier au lit.

— Il nous reste deux jours avant le départ, dit-elle.

Elle n'allait quand même pas vivre comme une nonne sous prétexte que la littérature jeunesse ne devait comporter aucune scène de sexe.

New Delhi, printemps 1938

EXTRAIT DU PREMIER CARNET
DU CAPITAINE SHEEN

Je me nomme Martin Sheen, capitaine Martin Sheen. Ce n'est peut-être pas mon véritable nom, ni mon véritable grade, mais dans les services secrets britanniques, cela n'a pas beaucoup d'importance. On prétend que, dans cette section de l'armée qui est rattachée au service des ambassades, on ne peut dépasser le grade de colonel. Les secrets d'État et les scandales dont nous sommes dépositaires nous rendraient trop dangereux pour le pouvoir politique. Je rêvais d'une mission à la hauteur de mes ambitions. Je suis officier breveté de Sandhurst et j'ai étudié les langues orientales à Eton. À vingt-sept ans, après quelques années d'ennui au fond d'un consulat où me clouait le manque de moyens, on m'en a donné une. Dois-je dire que je le regrette à présent ? Ou bien la sérénité a-t-elle remplacé le formatage de la pensée que reçoivent toutes les élites britanniques ? Tout a commencé en ce mois d'avril 1938, dans un bureau obscur du Fort Rouge, à New Delhi, où siégeait le MI6 en charge des services extérieurs.

— Veuillez vous asseoir, Martin. Voulez-vous un cigare ? Un verre de whisky ? La chaleur est déjà étouffante. Ni les ombres du jardin, ni la fraîcheur de la rivière ne parviennent à en atténuer les effets.

La capitaine avait gagné en pousse-pousse l'immense bâtiment de grès rouge situé à quelques distances du centre de la ville. Le vaste donjon, encadré de deux tours surmontées de ces étranges clochetons en forme de casque, typiques de l'architecture indienne, abritait diverses administrations de l'empire. Érigé à l'écart des quartiers commerciaux grouillant de monde, le Fort Rouge de Delhi, enserré dans une muraille de deux kilomètres et demi, s'inscrivait au milieu d'un parc fleuri qui ressemblait aux premières heures du jardin d'Éden. Un de ses côtés était bordé par la Yamuna, rivière jumelle du Gange, et aussi sacrée que lui. Quand il franchit le porche, les soldats en uniforme colonial le saluèrent impeccablement. Il traversa d'un pas lent les vastes salles, prenant le temps d'admirer les ciselures en stuc, inspirées par l'ambitieuse folie de Shâh Jahân, le roi bâtisseur du Taj Mahal. Le décor lui évoquait les splendeurs de Grenade qu'il avait visitées alors qu'il était en poste en Espagne. La guerre civile l'en avait chassé.

— Vous arrivez de Madrid, à ce que je vois, dit le colonel Newcombe en faisant mine de consulter son dossier qu'il connaissait par cœur.

C'était un homme d'environ soixante ans, habillé en civil, d'un costume noir soigneusement cravaté, comme si sa tenue vestimentaire était garante de l'ordre de l'empire. Il envoyait au plafond la fumée d'une courte bouffarde. Dans son uniforme, Sheen se sentait un peu déplacé.

— Oui mon colonel. J'avais été dépêché auprès de notre ambassadeur à Madrid. Je ne sais pas pourquoi, car je ne parle pas l'espagnol.

— Toujours l'incompétence de notre chef ! L'amiral Sinclair n'a pas navigué sur un bateau depuis 1914 et ses connaissances du monde de l'espionnage sont en dessous de tout. Cette chère vieille chose décline de jour en jour.

— Ne lui devons-nous pas obéissance et respect ? s'étonna Martin, choqué par la désinvolture de son supérieur.

— Je me suis donné un maître, et un seul : Sir Winston Churchill est un homme remarquable dont ni la raison, ni l'intuition n'ont jamais été prises en défaut.

— Excellent choix, si je puis me permettre.

Enfoncé dans un confortable fauteuil de cuir, le jeune officier laissa un instant errer son regard sur le bric-à-brac qui encombra le bureau du colonel. Le mobilier victorien s'alourdissait d'objets locaux, en ivoire ou bois précieux. Des armes de jet, des sabres courts s'accrochaient aux murs, encadrant de grandes cartes. Derrière la vitre de la bibliothèque, il pouvait distinguer des ouvrages historiques, de géopolitique, et les œuvres complètes de Rudyard Kipling. La voix de son supérieur le tira de sa rêverie.

— Vous ne pouvez ignorer que l'Inde est parcourue de courants indépendantistes qui ne sont pas tous pacifistes, comme celui de Gandhi, ce fakir rusé, aux dires de monsieur Churchill. Chandra Bose, ancien président du Congrès national, n'hésite pas à prendre ses ordres à Berlin. Nous devons le surveiller de près.

— Oui monsieur.

— Nous passons notre temps à le jeter en prison, et les tribunaux de notre démocratie, à le libérer aussitôt.

Newcombe sirotait son breuvage alcoolisé, tout en captant le regard intimidé de son jeune interlocuteur.

— Savez-vous pourquoi Lawrence d'Arabie a connu un destin magnifique, outre ses qualités de courage que tout Anglais bien né se doit de posséder ?

Une ombre de tristesse passa sur le visage du jeune capitaine, à l'évocation du héros de toute une génération, décédé dans un accident de moto trois ans plus tôt.

— Parce qu'il parlait arabe, mon colonel.

— Laissez tomber les formalités, « monsieur » suffira. À votre prochaine visite, habillez-vous plus discrètement, comme il sied à un officier des Renseignements, et passez par le portail de derrière, laissa-t-il tomber avant de reprendre. Et vous, quelles langues parlez-vous ?

— L'hindi, monsieur, le tibétain et le chinois... Enfin, le mandarin, car ces gens-là ne parlent pas tous le même chinois.

— Excellent, c'est précisément la raison de votre présence ici. Je sais que vous n'avez franchi que depuis peu la porte des Indes, mais nous avons un urgent besoin de vous.

Le colonel prit le temps de se servir un deuxième verre, comme si le whisky améliorait ses réflexions.

— Connaissez-vous Trebitsch-Lincoln ?

Sans attendre la réponse, Newcombe avait placé devant lui la photo d'un homme au visage ingrat, le menton trop court, le nez proéminent souligné d'une épaisse moustache.

— Pas du tout. Qui est-il ?

— Ignaz Trebitsch-Lincoln, né en Hongrie en 1879, devenu citoyen britannique en 1909. Il fut même élu au Parlement de Londres dès sa naturalisation. Passionné de religions, il fut presbytérien, puis pasteur anglican, et franc-maçon comme vous et moi.

— Un homme d'exception, sans nul doute.

— C'est un esprit brillant qui parle couramment plusieurs langues, un orateur hors pair qui peut retourner une salle en un seul discours. Mais tout cela, ce ne sont que des détails ; vous les retrouverez dans le dossier que je vais vous remettre.

Le jeune officier se sentait sur le gril. Sa mission, on la lui faisait venir de loin.

— Je devine qu'il y a un problème derrière cette belle biographie, dit-il.

— Un problème ? Disons plusieurs ! Trebitsch-Lincoln aime démesurément l'argent et le pouvoir ; et il se prend pour un génie. Il en résulte qu'il est toujours prêt à se vendre au plus offrant. Pendant la Première Guerre mondiale, il a travaillé pour nos services secrets... mais aussi pour les Allemands. Il ne s'estimait pas assez payé par la Couronne. Pour cela, il a été emprisonné en 1918.

— Un traître ! s'exclama Martin, dont le teint rose s'em-pourpra.

— Depuis, il a quitté la Grande-Bretagne, beaucoup vécu en Allemagne où il a fréquenté un groupe de nazis des plus dangereux. En 1922, il a gagné le Japon, puis s'est établi à Shanghai. Il y dirige depuis un vaste réseau de contacts louches. Il s'est converti au bouddhisme et a été initié au sein d'une triade chinoise.

Sheen se leva brusquement ; il bouillait intérieurement d'en savoir plus et tous ces détails finissaient par l'indisposer.

— Quelle est ma mission ? J'ai tout le temps d'étudier le dossier.

— Trebitsch-Lincoln a continué à travailler pour nous jusqu'à l'année dernière, poursuivit le colonel, comme s'il n'avait pas entendu la supplique du capitaine.

— Quoi ! Vous faites encore confiance à ce Judas ?

Newcombe leva un œil sur la haute silhouette de son subordonné, comme s'il s'étonnait de le voir debout devant lui. D'un mouvement de paupières, il lui intima l'ordre de se rasseoir et de bien vouloir garder son calme.

— Nous n'avons pas tant d'agents compétents en Asie. Il nous renseignait sur Chiang Kai-Shek qui penchait volon-

tiers du côté des nazis. L'Allemagne a toujours eu un lien particulier avec la Chine et a équipé et entraîné son armée jusqu'en 1936. Mais l'agression japonaise a réglé le problème. Le Japon, allié au III^e Reich, est désormais l'ennemi de la Chine. Le chef du Kuomintang est solidement ancré dans notre camp et les Américains le financent avec largesse.

— Cela veut dire que vous n'avez plus besoin de Trebitsch-Lincoln.

— En fait, nous voulions l'utiliser comme agent double auprès des Japonais, mais c'est lui qui nous manipule. Il a totalement basculé du côté de forces de l'Axe ; il est hors de tout contrôle. Votre mission consiste à aller le chercher et à mettre fin à ses fonctions. Il doit rentrer au bercail, c'est un citoyen britannique. On ne trahit pas impunément son pays.

Le capitaine se frotta le menton en signe de perplexité. Sacrée mission, pour une première.

— Le Japon a bombardé Shanghai l'an passé, et envahi toute la Chine orientale. Hitler vient d'établir un pacte tripartite, avec l'empire du Soleil-Levant et l'Italie. Il va être difficile d'aller le quérir comme une marchandise.

— Trebitsch-Lincoln n'est plus à Shanghai. Il remonte le Yang-Tsé-Kiang, sous la protection des seigneurs de la guerre, pour se rendre à Lhassa, au Tibet. Les Japonais y ont des intérêts, et semblent avoir de grands projets pour lui. Vous devrez le convaincre de rentrer avec vous.

— Et si je n'y parviens pas ? S'il résiste ? S'il me dénonce aux autorités locales ?

— Le Tibet est une zone neutre, agitée et dangereuse, surtout depuis la mort du XIII^e dalaï-lama. Vous pourrez demander l'aide de notre résident, sir Basil Gould, sans lui révéler la véritable raison de votre présence à Lhassa. Si Trebitsch-Lincoln refuse de vous suivre, vous devrez l'éliminer.

Le colonel ouvrit le tiroir de sa table de travail et en tira une épaisse chemise de carton qu'il tendit au capitaine.

— Voici son dossier complet que je vous confie. Personne d'autre que vous ne doit le voir. Vous y trouverez une enveloppe scellée, à n'ouvrir qu'en dernière extrémité. Son contenu peut vous aider à trouver une solution.